Une bonne entente: la théorie comme un outil dans l'apprentissage pratique de la traduction

Laura FÓLICA
Université Pompeu Fabra, Barcelone

Résumé
Dans cet article, nous nous proposons de montrer l'importance de la formation théorique en traduction dans le parcours universitaire dès que l'étudiant commence avec la pratique traduisante, en essayant de rapprocher les deux termes que le sens commun tend à éloigner: «théorie» et «pratique». Avec l'aide de la sociologie des biens symboliques de Pierre Bourdieu, nous analyserons, par le biais d'un questionnaire, les représentations sur la traduction d'un groupe de jeunes qui commencent leurs études à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone, où la matière «Fondements de la traduction» est obligatoire et placée en tout début de première année. Nous verrons que la réflexion théorique sur la propre pratique traduisante encouragera l'étudiant à mettre en question sa propre représentation sur la profession, qui reste, en effet, très proche de celle du sens commun.

Abstract
This article deals with the importance of a theoretical training for college students of Translation from the very moment they start to translate, bridging thus the gap between the two terms that common sense tends to set apart –theory and praxis. Aided by Pierre Bourdieu's sociology of symbolic goods and by means of a questionnaire, we will analyze the representations of translation of a group of young students beginning their grade at the Pompeu Fabra University of Barcelona, where «Fundamentals of Translation» is an obligatory subject placed at the onset of their freshman year. We will see that the theoretical reflection about their translating praxis encourages them to reconsider their own representation of the profession, which remains, in fact, very similar to that of the common sense.

Introduction

Est-il important d'étudier la traductologie quand on apprend à traduire? C'est l'une des formes interrogatives que prend l'opposition

BDD-V5264 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

classique entre *théorie* versus *pratique* selon la séparation faite par notre sens commun, parfois trop enclin aux binarismes fixistes. Dans le présent article, nous répondrons de manière affirmative à cette question tout en plaidant pour une formation théorique en traduction dès le début de l'enseignement universitaire – et non pas comme un complément optionnel ou de spécialisation pour les apprentis traducteurs dans leur formation initiale. Autrement dit, l'objectif est de remettre en question deux idées reçues sur la traduction: la première est celle du «couple désuni» (Delisle 1993: 13) formé par la théorie et la pratique, afin de souhaiter «une bonne entente» entre les deux. La seconde idée reçue, c'est de concevoir la traduction comme un transfert linéaire et exclusivement linguistique d'une langue A à une langue B, dans lequel la traduction doit être fidèle à l'original.

Pour ce faire, nous décrirons les traits des *représentations*[1] binaires qui sont présentes non seulement dans le sens commun, mais aussi dans le discours des étudiants en traduction débutants, en prenant en considération les résultats d'une enquête réalisée auprès de jeunes universitaires espagnols. D'où l'intérêt de réfléchir sur ces représentations afin d'offrir d'autres constructions alternatives sur la traduction.

Pour aboutir à cet objectif, nous nous servirons de la «sociologie des biens symboliques» de Pierre Bourdieu. Bien que Bourdieu n'ait jamais pris la traduction comme objet de ses recherches, sa sociologie a bien stimulé des traductologues comme Jean-Pierre Gouanvic, Michaela Wolf, Daniel Simeoni, Gisèle Sapiro, entre autres. Selon Bourdieu, les systèmes symboliques sont non seulement des outils de connaissance, mais aussi de pouvoir, voire de domination; des «produits sociaux» qui aident à construire des représentations, c'est-à-dire, qui ne se limitent pas à «refléter les rapports sociaux» mais aussi et surtout «contribuent à les construire, alors on doit admettre qu'il est possible, dans certaines limites, de transformer le monde tout en transformant sa représentation» (Bourdieu et Wacquant 1995, 22). Voilà pourquoi le but ultime de notre réflexion sera de contribuer à «transformer les principes de vision à

[1] Le concept de «représentation», clef dans la Nouvelle Histoire Culturelle, est prise en considération non pas dans le sens de reflet ou imitation de la réalité, mais tout au contraire comme construction sociale du réel. (Burke 2004, 97)

BDD-V5264 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

travers lesquels on construit le monde social» (38), dans notre cas, restreint au monde de la traduction.

Un couple en problèmes

Une idée répandue – même chez des traductologues ou des enseignants de traduction célèbres comme Vinay et Darbelnet ou Newmark –, c'est de concevoir la formation en traduction comme essentiellement pratique et de placer la théorie dans un lieu marginal et peu confortable.[1] Le traductologue Yves Gambier, en s'interrogeant sur la «Pertinence sociale de la traductologie?» (2005), confirme la persistance du «faux dilemme qui oppose souvent *théorie*, résultat supposé de la tour d'ivoire, et *pratique*, forcément porteuse de sagesse» depuis qu'il a commencé à s'intéresser à la traduction dans les années quatre-vingt-dix; le panorama n'aurait pas changé d'après lui; en bref, la théorie serait une sorte de «pilule» que l'apprenti traducteur doit avaler malgré lui, selon la métaphore proposée par Delisle (2005: 115).

En Espagne, pays où nous pointons notre regard, la chercheuse Isabel García Izquierdo, dans *Los estudios de traduccion: un reto didáctico* (1998), fait référence à la divergence quant à la place que la théorie devrait occuper dans le programme et l'organisation des licences. Dans la Péninsule, la formation des traducteurs a commencé avec une certaine force pendant les années quatre-vingt-dix dans les différentes universités (à Barcelone, Madrid, Malaga, Grenade, etc.). Tout d'abord et pendant quelques années, les contenus théoriques se regroupaient autour d'une matière intitulée «Grammaire contrastive»; devenue après «Stylistique différentielle», toutes deux abandonnées après avoir constaté que ces catégories ne faisaient pas référence à la théorie de la traduction (Mayoral Asensio 2001, 112). En général, ces deux matières ont été substituées par deux autres: l'une de «Théorie de

[1] Dès la stylistique comparée, Darbelnet (1981, 265) s'opposait à enseigner de la théorie dans le premier cycle; pour sa part, Newmark (1982, 19) trouvait improductif de réfléchir sur la théorie pour devenir traducteur, sauf si on entendait par théorie l'apprentissage des «appropiate translation methods»; c'est-à-dire qu'il tendait à confondre *théorie* avec *méthodologie* envers laquelle elle gardait une attitude prescriptive – les citations de Darbelnet et Newmark sont tirées de Delisle (2005, 111).

BDD-V5264 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

la traduction» et l'autre de «Linguistique appliquée à la traduction et à l'interprétation»; mais il est vrai que chaque université remplissait ces dénominations avec des contenus assez variés.

À Barcelone, deux universités publiques offrent une licence en traduction et interprétation (d'une durée de quatre ans): l'Université Autonome de Barcelone et l'Université Pompeu Fabra. La différence entre les deux c'est qu'à l'Autonome, la théorie n'apparaît que dans une matière de deuxième année sous une perspective plutôt historique: «Histoire de la Traduction et de l'Interprétation», et elle ne revient pas en dernière année de spécialisation (la UAB offre quatre mentions: en traduction spécialisée, en interprétation, en traduction éditoriale et en traduction sociale et institutionnelle), selon le plan d'études de 2009.

En revanche, l'Université Pompeu Fabra propose un parcours différent. La licence offre une matière «Fondements de traduction» (en espagnol et catalan) en tout début de formation, au premier trimestre de première année. Pendant cette même année l'étudiant suit douze matières au total: langue espagnole, langue catalane, langue étrangère (français, anglais, allemand, langue des signes, selon le parcours choisi), traduction générale, documentation, informatique et introduction à la vie universitaire. En dernière année, l'une des mentions à choisir peut également être «Réflexion sur la traduction», orientée vers la recherche en traduction. Dans ce parcours les matières sont les suivantes: «Critique de Traduction», «Histoire de Traduction», «Histoire de la Pensée sur la Traduction», «Théories de la Traduction».

Quant à la discipline que nous enseignons, «Fondements de traduction» (obligatoire en première année de la licence), elle a comme objectif de permettre à l'étudiant de remettre en question la traduction comme «acte intuitif», grâce à une connaissance approfondie des stratégies, techniques, modalités de traduction, ainsi qu'à l'utilisation des outils de supports et de recherche. À travers l'acquisition d'un savoir déclaratif («savoir quoi»), on envisage d'arriver à une meilleure connaissance opérative («savoir comment») (Hurtado Albir 1999: 43). Cet objectif s'oppose à une idée assez répandue qui soutient qu'on ne peut pas «acquérir un savoir opératoire à partir des connaissances théoriques» ou déclaratives (Hurtado Albir 1999, 20); cela revient à dire: «le savoir quoi» ne nous permettrait pas d'accéder au «savoir comment».

BDD-V5264 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

Le but de «Fondements de traduction», en revanche, est d'essayer de nuancer l'affirmation précédente en tissant un lien entre les deux savoirs, à partir d'un programme assez général. Voici *grosso modo* le contenu envisagé:

1. Problématique dérivée de la diversité linguistique dans le monde. Solutions possibles: langues artificielles, langues internationales, multilinguisme, traduction et interprétation.
2. Introduction à la traductologie: la finalité de la traduction et les agents concernés; définitions, traits fondamentaux et critères de classification.
3. Autour de l'(in)traductibilité: problèmes et difficultés de traductions.
4. Le procès traductif: selon le versant socioprofessionnel et cognitif.
5. Le plan lexical de la traduction.
6. Techniques, méthodes, stratégies de traduction.
7. La traduction comme opération textuelle: domaine intratextuel et extratextuel.
8. L'«erreur de traduction» et la compétence traductive.

La matière a une durée de 150 heures. Elle est organisée en cours magistraux de deux heures par semaine, assuré par le professeur Luis Pegenaute, et séminaires d'une heure, dans lesquels on met en pratique des concepts théoriques.

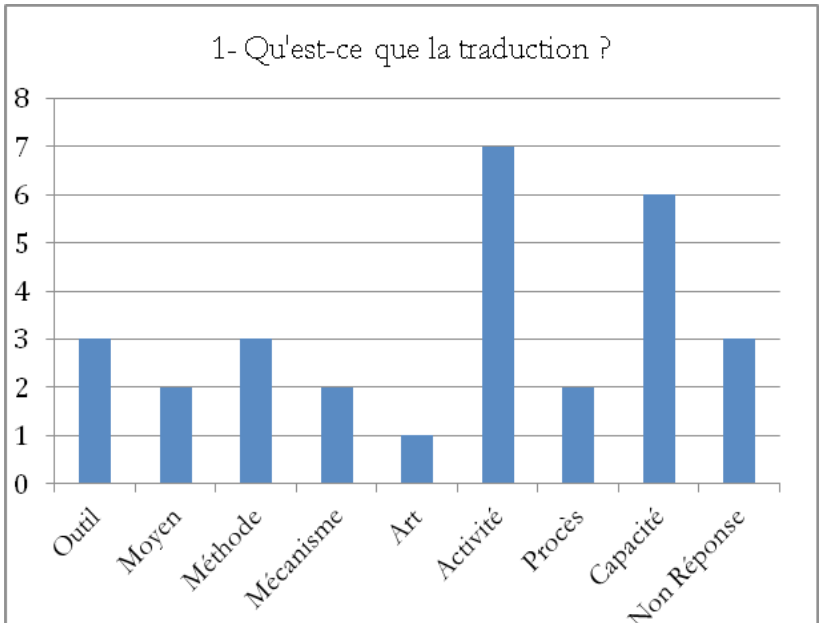
Cette année nous avons fait une enquête auprès de deux groupes de séminaire (30 étudiants) dès notre première rencontre de l'année dans le dessein d'analyser quelle était la représentation de la traduction qu'ils avaient. Nous leur avons proposé six questions en rapport avec les contenus de la matière, et leur avons demandé de répondre de manière individuelle en une quinzaine de minutes, sans consulter aucune référence. Les questions étaient les suivantes:

1. D'après vous, qu'est-ce que la traduction? Essayez de la définir dans une phrase.
2. Quels sont les connaissances, aptitudes ou compétences que doit posséder un traducteur?
3. Quels sont les différents types de traduction que peut faire un traducteur?

BDD-V5264 © 2015 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

4. Quels sont les outils dont un traducteur peut se servir?
5. Dites si c'est vrai ou faux tout en justifiant votre réponse: «Un traducteur doit être capable de traduire tout aussi efficacement vers sa langue maternelle que vers la langue étrangère».
6. Dites si c'est vrai ou faux tout en justifiant votre réponse. «Lorsqu'un traducteur lit un texte qu'il traduit, il le fait comme n'importe quel lecteur».

Voici les résultats généraux de chaque question et une brève conclusion qui s'en dégage.

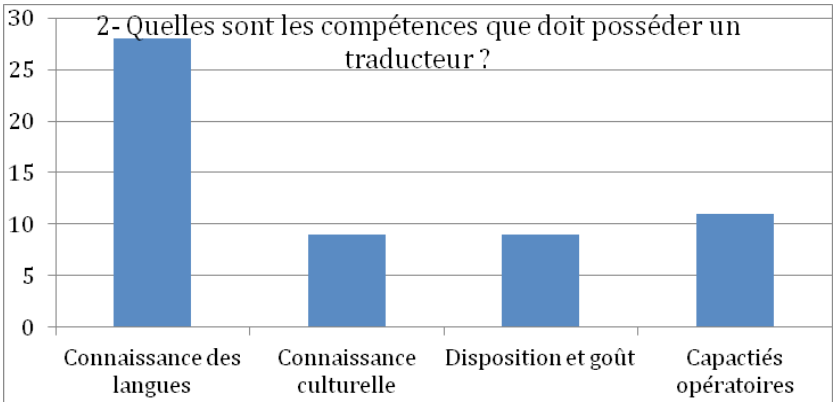


1. Par rapport à la définition de traduction, il est intéressant de remarquer que la traduction est envisagée, dans la plupart de cas, comme une opération langagière ou comme une opération textuelle, en soulignant son aspect utilitaire comme un «outil», un «moyen», une «activité», une «méthode» ou un «mécanisme», même si quelques-uns parlent d'un «art» ou d'une «capacité». Quant à l'objectif, la plupart parle de «communiquer», «rendre compréhensible» (en mettant l'accent sur le sens) et «rendre accessible» (l'emphase est sur l'accès). Quant à l'objet à traduire, il y a différentes options, mais on reste dans le domaine

BDD-V5264 © 2015 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

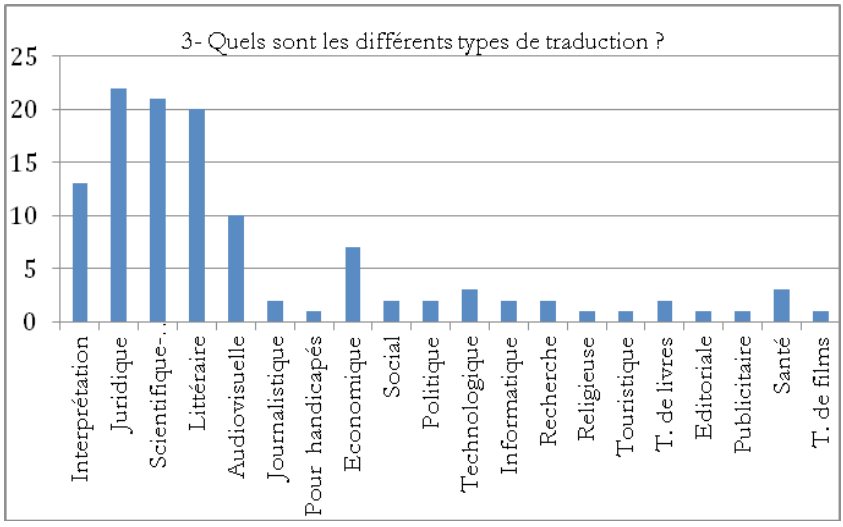
des langues et des textes. En général, les étudiants pensent à traduire des «mots», des «informations», des «sens», voire des «langues». En conséquence, on voit une tendance dominante à penser la traduction comme un transfert linéaire d'une langue à une autre, dans le sens exprimé par Vinay et Darbelnet dans leur *Stylistique comparée*: «Passer d'une langue A à une langue B afin d'exprimer la même réalité» (1958, 20). Avec la considération faite par les étudiants en traduction comme opération textuelle, on passe à la notion sous-entendue d'*équivalence*, dans le sens de Catford exprimé dans *A Lingustic Theory of Translation* de 1965: «Replacement of textual material in one language (LS) by equivalent material in another language» (20).

Par conséquent, l'aspect pragmatique lié à l'acte de communication (et non pas seulement au sémantisme), autrement dit, aux éléments paratextuels et culturels présents dans la réception du texte traduit, n'est pas pris en considération dans les définitions. Seulement un étudiant a répondu qu'on «traduit une culture autre». En bref, la représentation des apprentis traducteurs est en rapport avec l'idée exprimée déjà dans les années cinquante. À partir de cette époque, les humanités et les sciences du langage (y compris la traductologie) ont évolué et subi plusieurs *turns* culturel et sociologique. Pourtant, on perçoit une séparation tranchée entre le sens commun des étudiants débutants et ce que les disciplines mentionnées mettent actuellement en débat sur ce qu'est traduire.



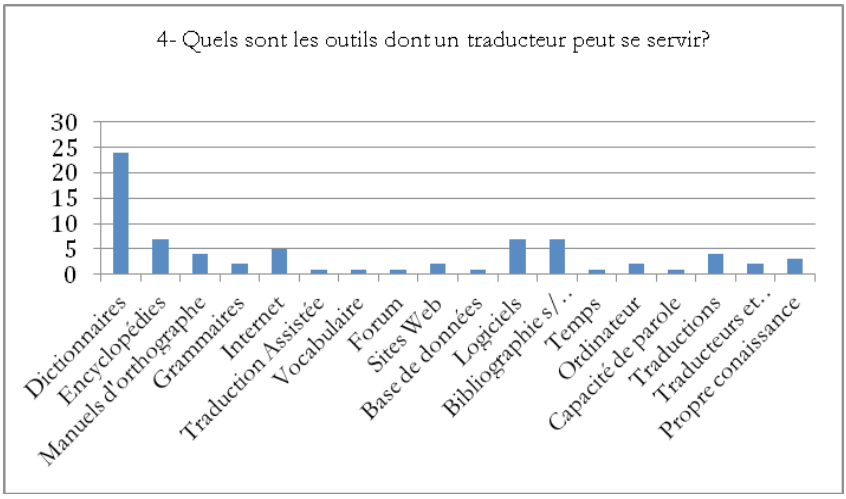
BDD-V5264 © 2015 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

2. Les compétences mentionnées dans les enquêtes sont surtout langagières. Les étudiants font référence à «une grande», «excellente» ou «énorme» connaissance des langues maternelles (catalan et espagnol) et étrangères (en général, ils étudient anglais, français, allemand ou langue des signes catalane), sans préciser des degrés dans cette adjectivation hyperbolique; ici ils font allusion au «lexique», au «vocabulaire» et à la «grammaire». Par ailleurs, ils incluent les connaissances sur la culture étrangère, qui n'était pas si présente dans les définitions précédentes. Plusieurs étudiants suggèrent que le traducteur doit avoir «une grande facilité», un certain «goût» pour les langues, c'est-à-dire qu'ils expriment une préférence presque innée. Ils mentionnent, d'autre part, des compétences opératoires: «capacité de rédaction et expression orale», de s'exprimer avec «fluidité», de manière «directe», «rapide», «avec concision», «de s'organiser et planifier» son travail. D'autres ajoutent le problème de la référence: «capacité de savoir où consulter», «bonne utilisation des dictionnaires», «des nouvelles technologies». Finalement, il apparaît que la parfaite connaissance des langues et l'efficacité dans la réalisation du travail sont les capacités les plus soulignées.



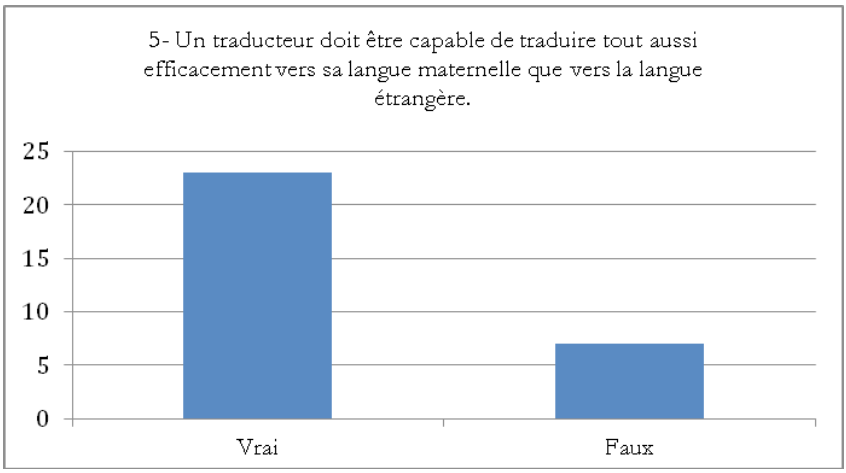
BDD-V5264 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

3. Par rapport aux types de traduction qu'un traducteur professionnel peut accomplir, on constate un grand éventail. Tout de même, on remarque que les profils plus classiques sont les plus mentionnés, peut-être sont-ils les plus clairs: interprétation, traduction juridique, scientifique et littéraire. S'ajoutent à cela les plus modernes: «traduction audiovisuelle» ou «pour le cinéma et médias de communication», «journalistique» et une mention aux «traduction pour les handicapés», si bien que personne ne parle de la traduction comme médiation, ou des travaux de recherche ou même de l'enseignement.



4. Quant aux matériaux de référence, les dictionnaires et les encyclopédies sont mis en avant (tant sous forme papier que numérique) dans le *ranking* des étudiants; mais ils mentionnent également les manuels d'orthographe, de grammaire, et de «recherches sur Internet» (dans un sens très général), bien qu'il y ait des mentions à la traduction assistée et aux forums de débat. On voit qu'ils ont une idée assez générale des outils du traducteur. Les bases de données, mémoires de traduction, glossaires, corpora ne sont pas encore connus des étudiants (on consacrera une unité à l'étude des éléments de lexicographie: différents types de dictionnaires et documentation en général).

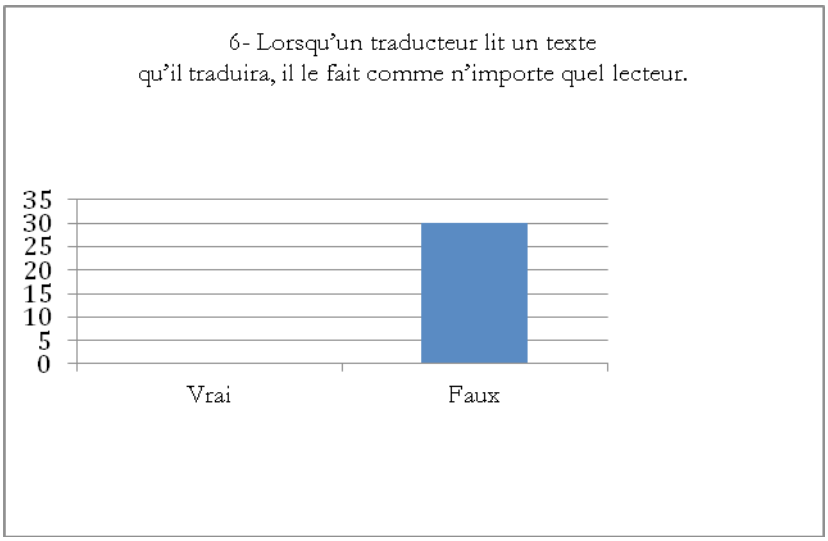
BDD-V5264 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)



5. Tant cette question que la suivante se focalisent sur des idées reçues par rapport à la traduction. Dans ce cas, la majorité des étudiants a considéré cette affirmation comme vraie. Pour eux, «tout traducteur doit avoir le même niveau dans les langues de départ et d'arrivée. Il doit être capable de raisonner et comprendre les deux langues. S'il le fait dans sa langue maternelle, il le fera aussi dans la langue d'arrivée», affirme un étudiant. Ceux qui ont pensé que l'affirmation était fausse ont suivi des critères plus «réalistes», mais ils prenaient quand même la proposition comme un idéal d'aboutissement pour l'avenir: «Ce serait idéal, mais tout traducteur traduit plus facilement vers sa propre langue parce qu'il connaît mieux les contextes socioculturels, historiques et politiques» ou «Je crois que cette affirmation devrait être vraie, mais dans la pratique je trouve impossible d'avoir le même niveau dans la langue maternelle et dans la langue étrangère», «Je crois que la traduction vers la langue étrangère est plus complexe que vers ma langue maternelle. Je ne vois pas le problème très clairement, je ne sais pas si je vais pouvoir arriver à ce niveau d'efficacité».

On voit alors une certaine correspondance avec la deuxième question, liée aux compétences: les étudiants reproduisent une situation idéale hautement prescriptive d' «excellence dans la compétence de deux langues», censée ne pas se reproduire dans la pratique.

BDD-V5264 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)



6. Cette phrase – pensée pour tester la compétence traductive – a été considérée comme fausse par tous les étudiants. Pourtant, les justifications varient. La plupart d'entre eux parle d'une «lecture plus méticuleuse», «en détail», «critique», «attentive», à la quête des «nuances», afin de «comprendre plus de choses». Il s'agit d'une lecture orientée vers «le travail», «la profession», la détection «de l'erreur», le «mot à mot». À cela s'oppose une lecture orientée vers le loisir, dans laquelle les lecteurs «lisent vite»; ce type de lecture est guidé par le plaisir et non pas par l'analyse. On voit souvent cette distinction entre loisir et travail répétée, comme si le fait de travailler avec des traductions enlèverait toute joie, en allant à l'encontre de la *pulsion traductive* dont nous anime Antoine Berman. Mais l'opposition subit une nuance, dans le cas de deux étudiants: selon eux, un traducteur lit de deux manières, de manière professionnelle et non professionnelle, selon qu'il s'agit d'un texte à traduire ou d'un livre pour s'amuser.

Bref, selon la distinction des étudiants, il paraît qu'une lecture *naïve* ne mettrait l'accent que sur le contenu, tandis qu'une lecture *professionnelle* analyserait d'autres aspects: morphosyntaxique, grammatical, possible repérage des erreurs. Il est à souligner que l'analyse faite pour la «lecture professionnelle» privilège le niveau lexical; personne ne fait référence au style de l'auteur, aux facteurs liés

BDD-V5264 © 2015 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

à la communication ou à l'énonciation des matériaux à traduire, par exemple.

En résumé, les réponses aux six questions posées au tout début des cours de «Fondements de Traduction» à trente jeunes qui commencent leurs études universitaires à l'Université Pompeu Fabra reproduisent une représentation hégémonique de la traduction comme une activité nettement langagière, à laquelle le traducteur devrait faire face (en pleine connaissance des langues de départ et d'arrivée), en consultant surtout des dictionnaires, et en menant une lecture méticuleuse de l'original. Les réponses sont cohérentes car elles renforcent une conception de la traduction comme une opération linguistique où le sens se transfert d'une manière linéaire de LA à LB, laissant plutôt de côté des composants pragmatiques ou communicationnels mis en jeu: le contexte, les références culturelles dans le système d'arrivée – suivant des hypothèses répandues depuis les années quatre-vingt par les traductologues des Études Descriptives de Traduction. Cette conception des étudiants aboutirait à une idée d'un «original» supérieur auquel il faut être fidèle. Il s'agit justement d'une illustration de l'idée moderne de la traduction qu'on peut, nous-même, reproduire ou contester, comme l'explique Berman.

À chaque époque, cette Idée s'incarne dans une figure déterminée qui, à son tour, détermine entièrement, ou de manière prédominante, notre «idée» personnelle du traduire. Aujourd'hui cette figure est celle qu'ont façonnée le romantisme allemand, Goethe, Humboldt et Hölderlin, mais il y a bien longtemps qu'elle a perdu ses traits «romantiques» externes et qu'elle est devenue la figure *moderne* de la traduction. Le traducteur actuel ne peut que se situer que par rapport à cette figure. Il peut la rejeter, c'est-à-dire traduire selon une figure antérieure, celle de l'Âge classique (…) ou du Moyen Âge (s'en tenir seulement à la translation des significations et des termes, comme en traduction spécialisée), dans tous les cas, consciemment ou non, il agit par rapport à la figure moderne du traduire. Il le peut: cette liberté est aussi son droit (Berman 1995, 95).

BDD-V5264 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

Rapprocher les partenaires

À travers l'étude de la théorie, le but de «Fondements de traduction» est de rendre explicites les représentations sur la traduction avec lesquelles arrive l'étudiant, pour pouvoir les mettre en question dès le début de la formation du premier cycle, en même temps qu'il commence avec ses premières pratiques de traduction générale. En suivant de près la sociologie de Bourdieu, on considère que l'étudiant doit réfléchir sur sa propre pratique traduisante pour avoir un rapport conscient et critique avec elle; c'est-à-dire qu'on souhaite que l'apprenti traducteur pense aussi comme traductologue débutant, réunissant les deux rôles qu'on sépare parfois excessivement.

Mais pourquoi l'étude de la théorie permettrait cette autoréflexion? D'un côté, parce qu'elle va à l'encontre de l'*intuitivisme* qui tend à être présent chez certains traducteurs autodidactes.[1] En général, ce type de traducteur reproduit un discours doxique – et on a bien vu que les étudiants qui arrivent à l'université le font aussi. Selon cette *doxa*, on parle de *fidélité*, d'*invisibilité*, bref, d'une traduction conçue comme un simple transfert de langues. Avancer dans la formation universitaire sans questionner cette *doxa* ce serait abandonner l'un des avantages du discours critique que l'institution universitaire devrait encourager, tel qu'affirme Delisle (2005, 106): «Dénués de fondements théoriques, les cours pratiques de traduction risquent de se transformer en exercices de traduction collective marqués par l'empirisme et l'impressionnisme». Pour lutter contre une démarche intuitive et aller vers la réflexion, on peut alors historier la pratique, les normes et les traductions acceptées et condamnées à chaque époque dans la société d'accueil, et donc relativiser les jugements sur ce que c'est traduire, sur ce qu'est une bonne ou mauvaise traduction et commencer à situer les traductions dans une époque précise.

Un autre aspect positif à souligner de l'étude théorique, c'est le fait de promouvoir un mouvement de décélération/accélération dans la

[1] Dans ce sens, Gambier (2005) affirme: «Ce rejet éventuel de la théorie fait partie de l'idéologie du traducteur rétif, de sa 'théorie' spontanée sur son travail, sa position, son rôle. L'approche sociologisante tente aujourd'hui de saisir cette résistance».

BDD-V5264 © 2015 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

formation professionnelle. À l'université on possède un temps précieux pour penser de manière décélérée aux conditions de production et réception des textes, à leur circulation dans la société cible; après, il est certain qu'on en aura moins dans notre vie professionnelle, c'est-à-dire, on va décélérer dans l'objectif de pouvoir gagner de la vitesse plus tard face aux urgences du marché.

Le dernier avantage du fait d'étudier la théorie de la traduction dès le début, c'est l'acquisition d'un métalangage, lequel peut être utilisé par l'étudiant pour faire référence à sa propre pratique traduisante. Dans ce sens, le métalangage serait la condition *sine qua non* de toute science:

> Celui qui veut faire un apprentissage raisonné de la traduction peut attendre d'une théorie qu'elle lui fournisse, tout d'abord, un outillage conceptuel valable. Aucune science, aucune technique ne saurait exister sans un métalangage servant à désigner les notions et les procédures propres au domaine. (Brisset 1990, 239-240)

Par conséquent, la théorie fonctionne comme une «boîte à outils»[1] qui nous permet de prendre du recul par rapport à notre pratique et à notre *doxa*, tout en les situant comme objet de notre propre réflexion. Cette réflexion va à l'encontre d'une représentation – partagée par les étudiants débutants – de la traduction comme transfert systématique des mots. En revanche, le traducteur mettra en place une analyse, grâce à laquelle il réfléchira de manière autonome sur sa propre position traductive et sur son projet de traduction (Berman 1995, 74-77), chaque fois qu'il doit se mettre au travail.

En résumé, si on encourage une bonne entente entre théorie et pratique de traduction, on poussera l'étudiant à développer sa propre pensée critique et, par conséquent, une position éthique sur sa propre pratique comme apprenti traducteur et comme futur professionnel, tout en modifiant la représentation de la traduction qui domine le sens commun.

---

[1] Dans un dialogue avec Foucault, Deleuze affirme (1972, 5): «C'est ça, une théorie, c'est exactement comme une boîte à outils. [...] Il faut que ça serve, il faut que ça fonctionne. Et pas pour soi-même. S'il n'y a pas des gens pour s'en servir, à commencer par le théoricien lui-même qui cesse alors d'être un théoricien, c'est qu'elle ne vaut rien, ou que le moment n'est pas venu».

BDD-V5264 © 2015 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

Références bibliographiques

Berman, Antoine. (1995). *Pour une critique de la traduction: John Donne*. Paris: NRF-Gallimard.

Bourdieu, Pierre, Loïc Wacquant. (1995). *Respuestas para una antropología reflexiva*. Mexique: Grijalbo [en français: *Réponses pour une anthropologie réflexive*. Paris: Le Seuil, 1992].

Bourdieu, Pierre, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron. (1975). *El oficio del sociólogo*. Buenos Aires: Siglo XXI [en français: *Le métier de sociologue*. Paris: Mouton, 1973].

Brisset, Annie. (1990). «La théorie: pour une meilleure qualification du traducteur», dans les Acquis et les Défis, actes du 2e Congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, publiés sous la direction de Monique C. Cormier, Montréal, CTIC, 239-240.

Bueno García, Antonio, Joaquín García Medall. (dirs.) (1998). *La traducción: de la teoría a la práctica*. Valladolid: Servicio de Apoyo a la Enseñanza, Universidad de Valladolid.

Burke, Peter. (2004). *¿Qué es la historia cultural?* trad. de Mariano Cubí. Barcelona: Paidós, 2004.

Darbelnet, Jean. (1981). «Trois approches de la formation du traducteur». In: Arlette Thomas et Jacques Flamand (dir.). *La Traduction: l'universitaire et le praticien*. Otawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 271-275.

Delisle, Jean. (1993). *La traduction raisonnée*. Ottawa: Presses Universitaires d'Ottawa.

Delisle, Jean. (2005). *L'Enseignement pratique de la traduction*. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Foucault, Michel y Gilles Deleuze. (1972). «Les intellectuels et le pouvoir». *L'Arc*, 49. In Michel Foucault. *Dits et écrits II*. Paris: Gallimard, 1994.

Gambier, Yves. (2005). «Pertinence sociale de la traductologie?». In: André Clas (dir.). *Pour une traductologie proactive – Actes / For a Proactive Translatology – Proceedings / Por una traductología proactiva – Actas*. Vol. 50, nº 4. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, décembre 2005, pp. 1492-1421. [en ligne]. Disponible sur: http://id.erudit.org/iderudit/019839ar. (consulté le 7 octobre).

BDD-V5264 © 2015 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)

Gouanvic, Jean-Marc. (1999). *Sociologie de la traduction – La Science-Fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*. Arras: Artois Presses Université.

Hurtado Albir, Amparo. (dir.) (1999). *Enseñar a traducir. Metodología en la formación de traductores e intérpretes*. Madrid: Edelsa.

Newmark, Peter. (1982). *Approaches to Translation*. Oxford / London: Pergamon Press.

BDD-V5264 © 2015 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:01:27 UTC)